

MARSEILLE 14-19 AVRIL 2015

اليومية

LE QUOTIDIEN

N° 3 vendredi 17 avril 2015

DECOR, de Ahmad Abdallah

DOUBLE VIE ?



C'est un film qui nous plonge d'emblée dans l'atmosphère survoltée d'un tournage, c'est-à-dire en plein milieu de la fabrique d'une fiction. Tout le monde s'active et Maha, scénographe et décoratrice, est débordée. Elle s'arrête un instant et observe un décor ou ce que nous pouvons prendre pour tel. Mais le cadre se resserre et la voilà, elle, au centre, dans cet appartement dont on a pu croire qu'il était celui du film en train de se faire. C'est à ce moment-là que le spectateur, en même temps que le personnage, perd pied pour la première fois. Il commence à comprendre que la fiction n'est peut-être pas là où il se l'est imaginée et se met à chercher des indices susceptibles de l'éclairer sur l'identité de Maha. Mais comment savoir qui est cette femme qui elle-même ne le sait pas si tant est qu'elle l'ait su un jour ? Dans cette autre vie où elle n'est pas scénographe mais enseignante, où elle a une enfant, où son mari n'est pas scénographe comme elle, Maha demeure liée au cinéma par la cinéphilie. Et de tous les films qui composent sa vidéothèque, un seul l'obnubile, un classique dans lequel une femme se réveille un jour et ne reconnaît plus rien de ce qui compose sa vie. Mais si *Allyla al akhira* (La dernière nuit), de Kamel Echikh – dont le rôle principal

Par Hajer Bouden

est campé par Faten Hamama – raconte une amnésie dont on finit par avoir la clef, *Decor* va encore plus loin. En exhumant tout un pan oublié ou presque du cinéma classique égyptien mais dans un geste dénué de toute nostalgie, il remet en jeu la question de la perte d'identité posée par Kamel Echikh dans les années soixante et la radicalise : il ne s'agit plus seulement d'une mémoire à retrouver et il n'y a plus de dénouement possible. Les indices d'une autre vie, d'une vie passée, ne peuvent plus composer une cohérence. Là où chaque découverte aurait pu, comme dans ce film qui hante le personnage (et le film lui-même), mettre sur les traces d'une vérité, elle épaissit d'avantage le mystère ; les deux vies de Maha ne s'appréhendent pas dans une succession quelconque même si on peut à un moment être porté à le croire. Car Ahmad Abdalla a su trouver le moyen de mettre en scène une concomitance et de la tenir jusqu'au bout : tout est dans le présent, les deux « réalités » du personnage ouvrent vertigineusement l'une sur l'autre, c'est dire sa solitude. Du coup, le souvenir et l'imagination deviennent une seule et même chose et l'interprétation, même psychanalytique, se heurte à cette imbrication insoluble. Mais le tragique de la situation et son étrangeté ont aussi à voir avec un désir ludique : c'est avec bonheur que le réalisateur joue avec la perplexité de tous, personnages et spectateurs, jusqu'à la toute fin du film où on s'aperçoit qu'on n'est décidément pas au bout de nos surprises.

Réalisé et sorti peu de temps avant la disparition, en janvier 2015, de Faten Hamama, à qui Ahmad Abdalla rend un si bel hommage, voir *Decor*, aujourd'hui, n'en est que plus bouleversant...

EL GORT, de Hamza Ouni

DU FOIN PARTOUT, MAIS PAS DANS LES BOTTES

Par Saad Chakali



C'est un *road movie* : deux jeunes hommes travaillant à enfourner du foin (c'est le sens du titre) dans des camions sillonnent les routes tunisiennes et se livrent en chemin à toute une série de confessions à l'emporte-pièce, riche en fabulations échevelées et détournements humoristiques de chansons appartenant au patrimoine de la variété populaire. *El Gort* propose ainsi un matériau brut de décoffrage, les personnes filmées n'hésitant pas à se servir de la caméra comme d'un moyen légitime d'exutoire (et de fait Khairreddine Hajri et Mohamed Aguerbi deviennent rapidement des personnages attachants dont l'on se plaît à suivre les aventures quasi-picaresques). La trivialité du film croisant la forfanterie sexuelle (y compris concernant la question de l'homosexualité) avec les anecdotes du temps de la délinquance, la critique de l'exploitation avec la haine du pays tout entier se conjuguent pour livrer le portrait aussi particulier qu'universel d'une jeunesse prolétarisée à la « *vitalité désespérée* » (Pier Paolo Pasolini). La drôlerie semble donc ici constante, tant dans la description du travail de manutention que dans l'attention portée à ces moments de franche camaraderie, sans pour autant jamais s'autoriser à faire l'économie des rapports sociaux clivant les travailleurs. *El Gort* aurait donc pu se suffire de personnages dont le vitalisme langagier manifeste un lien paradoxal, fait d'amour et de haine à la fois, avec le pays d'origine. Mais

il se trouve aussi que son tournage s'est en réalité étalé sur plusieurs années, de 2008 à 2011, et avec les années les corps vieillissent et s'alourdissent irrémédiablement (la barbe pour l'un et la bedaine pour l'autre), en même temps qu'un tour de l'histoire tunisienne se sera accompli en exclusion de leur participation. Bien que l'ironie et la prise de distance politique caractérisent cette jeunesse surexploitée, c'est en dépit d'accents picaresques la révélation d'une véritable tragédie découlant de son éloignement forcé des processus de transformation politique. Si ces jeunes n'ont donc que peu d'appétence pour les changements affectant leur pays, c'est parce qu'ils sont brutalement soumis à l'injonction au travail qui d'ailleurs ne rendrait par contre-coup que légitimes les bidouillages de la période délinquante. On voit bien que ces jeunes qui aiment tellement picoler brûlent d'un feu inextinguible dont n'aura pas profité la volonté populaire d'instituer la démocratie. Et ce feu aura été, le temps d'une ellipse bouleversante, celui dans lequel aura voulu s'abîmer Khairreddine Hajri en racontant comment, pendant que gronde le tonnerre, il aura tenté de s'immoler. Cette séquence parachève ainsi la réussite d'un premier film rugueux ayant su affronter, de l'histoire en train de se faire, ses marges ou bas côtés peu fréquentés, là où bouillonne une jeunesse prolétarisée en manque de sublimation de l'énergie brûlant en elle.

TARZAN, DON QUICHOTTE ET NOUS, de Hassen Ferhani

ALGER HANTÉ PAR L'ESPRIT DE L'UTOPIE

Par Saad Chakali

Avec *Tarzan, Don Quichotte et nous*, Hassen Ferhani suit le fil ténu mais solide d'une quête : trouver en caméra montée à l'arrière d'une voiture l'endroit où se cacherait un certain historien nommé Sidi Ahmed Benengeli. L'aventure est localisée : c'est le quartier Mohamed-Belouizdad (ex-Belcourt) où se trouve la fameuse grotte de Cervantès. Les moyens pour y arriver sont nombreux : des extraits de *Tarzan, l'homme singe* (1932) de W. S. Van Dyke d'après le roman d'Edgar Rice Burroughs et de *Don Quichotte* (1955-1992) de Orson Welles d'après le roman *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche* de Miguel de Cervantès. Hassen Ferhani, s'il imagine les notations cocasses ou raccords comiques électrisant poétiquement la matière documentaire, n'est pourtant jamais aveugle aux terribles pressions s'exerçant sur son propre désir de cinéma. Nombreux sont en effet les signes avérant l'angoisse de faire un *autre* cinéma dans un pays où il fut historiquement érigé en moyen d'éducation idéologique des masses et où son âge glorieux s'est doublement dissipé dans le démantèlement de son système de distribution et la délégitimation populaire d'un pouvoir ossifié. Il faudra ainsi être attentif aux signes disséminés de l'échec (la folie du premier interprète de Tarzan, Johnny Weissmuller, le montage final constamment différé du film d'Orson Welles, le projet avorté de Terry Gilliam de l'adaptation du roman de Cervantès) représentant comme autant

d'images-symptômes d'une hantise insistante.

Malgré tout, dans l'examen de quelques poches (du jardin d'Essai qui accueille le tournage de *Tarzan l'homme singe* à la fameuse grotte où Cervantès s'est réfugié lorsqu'il tenta à plusieurs reprises avec son frère Rodrigo de fuir une captivité forcée entre 1575 et 1580), le présent algérois en la persistance d'échos littéraires et cinématographiques internationaux s'ouvre au fabuleux. Et le fabuleux serait, si on l'ignorait, que le fameux historien recherché et demeurant inconnu pour les habitants du quartier est en fait un personnage fictif inventé par Cervantès lui-même dans une perspective méta-fictionnelle censée accréditer l'idée que Don Quichotte aurait réellement existé. On en conclut alors que *Tarzan, Don Quichotte et nous* aura travaillé à restituer une puissance de relève légendaire au peuple d'une cité affaiblie par les difficultés sociales et économiques. Hanté par le motif de la chute (celles, répétées, de Don Quichotte dans l'assaut des moulins à vent), *Tarzan, Don Quichotte et nous* aura ainsi su nourrir l'effort consistant à mettre en œuvre l'élan inverse, celui d'une ascension littéralement filmée à l'occasion de son extraordinaire ouverture. Une ascension en vertu de laquelle les hauteurs de la fabulation légendaire contrarient les forces d'inertie accablant un peuple qui rêve sûrement encore de tutoyer le ciel.



VENDREDI 17 AVRIL 2015

VILLA MÉDITERRANÉE	10h	La preuve , de Amor Hakkar, 1h35
	14h	Timbuktu , de Abderrahmane Sissako, 1h37
	17h	Sang de mon sang , de João Canijo, 2h13
	20h	Decor , de Ahmad Abdalla, 1h45
MUCEM AUDITORIUM	10h	10949 femmes , de Nassima Guessoum, 1h15
	14h	Une chambre syrienne , de Hazem Alhamwi, 1h09
	17h	Tendresse du loup , de Jilani Saadi, 1h24
	20h	Adios Carmen , de Mohamed Amin Benamraoui, 1h43
MUCEM I2MP	10h	MATINALE 3 Diffusion : la somme et le reste Intervenant : Tamer El-Saïd
MAISON DE LA RÉGION	10h	SÉANCE CM 2 : Discipline , de Christophe M. Saber, 12mn ; Père , de Lotfi Achour, 18mn ; Je te le rappelle, tu t'en souviens , de Valérie Osouf, 18mn
	14h	SÉANCE CM3 : Chouf , de Imen Dellil, 26mn ; En dehors de la ville , de Rim Mejdji, 18mn ; Tarzan , Don Quichotte et nous , de Hassen Ferhani, 18mn
	17h	At(h)ome , de Elisabeth Leuvrey, 53mn
	20h	OLIVER HADOUCHI PROPOSE : 79 Primavera s, de Santiago Alvarez, 24mn et July trip , de Waël Noureddine, 35mn
CINÉMA LES VARIÉTÉS	10h	Où est papa ? , de Jilani Saadi, 1h30
	14h	C'est l'amour , de João Canijo, 2h07
	17h	Sans cinéma , de Lamine Ammar-Khodja, 1h22
	20h	El Gort , de Hamza Ouni, 1h27

QUOTIDIEN DES 3ÈMES RENCONTRES INTERNATIONALES DES CINÉMAS ARABES

organisées par Aflam en partenariat avec le MuCEM et la Villa Méditerranée, Marseille 14-19 avril 2015

Aflam, BP 30042, 13191 Marseille cedex 20 - France Tél : 04 91 47 73 94

rencontres@aflam.fr www.aflam.fr www.lesrencontresdaflam.fr

Coordination : Hajer Bouden